

LA VIE POPULAIRE

PARAIT DEUX FOIS PAR SEMAINE
Le JEUDI et le DIMANCHE
Elle est mise en vente tous les Mercredis et Samedis

DIRECTION :
18, rue d'Enghien, 18
PARIS

ABONNEMENTS : { Paris et Dép^{ts}, 6m. 9 fr. — 12m. 16 fr.
Union postale. » 11 fr. — » 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.

SOMMAIRE : I. Histoire de la Semaine : Les Bas-
sants de Berlin. — II. L'Inconnue, par Guy de Mau-
passant. — III. La Mort de Coquelicot, par René May-
zeroy. — IV. Le Calvaire, par O. Mirbeau. — V. Les
Cinq doigts de Birouk, par Louis Ulbach. — VI.
Anna Karenine, par le comte Léon Tolstoï.

L'INCONNUE, PAR GUY DE MAUPASSANT



Mais voilà que tout à coup j'aperçus une chose surprenante (page 132).

relâchés, d'autres sont envoyés aux tribunaux de simple police sous la prévention de vagabondage, mais souvent le coup de filet ramène quelque coquin depuis longtemps recherché et démasqué par un policier sagace.

C'est ainsi que les repaires destinés à servir de refuges aux malfaiteurs servent aussi de traquenards à leur intention. La police n'a pas de raisons pour les traiter avec une rigueur excessive ; elle les connaît, elle les tolère, se contentant de les surveiller très activement.

D'ailleurs il s'y commet très rarement des faits répréhensibles ; ces endroits n'ont absolument rien de périlleux. Sans doute, il y a quelque vingt ans un homme du meilleur monde fut assassiné dans l'un de ces bouges, mais le cas est pour ainsi dire unique et les circonstances qui l'ont accompagné, ne furent jamais connues exactement. Les *beuernfänger* sont les seuls qui opèrent dans les cafés, mais ces établissements où ils entraînent leurs victimes pour les dépouiller sont spécialement fréquentés par eux et par eux seuls. On n'y rencontre aucune autre variété de filous et ce ne sont pas à proprement parler des repaires ; ils sont donc attentivement observés. En outre, les agissements des *beuernfänger* ne visent que la bourse et nullement la vie des naïfs. Nous reviendrons plus tard sur cette spécialité toute berlinoise.

Il existe encore d'assez nombreux établissements, d'un genre entièrement différent, mais très fréquentés cependant par les malfaiteurs et très surveillés par conséquent. Ce sont les *pennen*, les logeurs à la nuit, chez lesquels les vagabonds trouvent un asile pour la nuit moyennant une rétribution qui le plus souvent ne dépasse pas dix pfennigs. Tout dernièrement encore, ces gîtes étaient installés dans des conditions excessivement insalubres ; il a fallu l'intervention énergique de la police pour amener quelques améliorations dans les salles servant de dortoirs et pourtant aujourd'hui encore l'aspect de ces refuges nocturnes offre un triste coup d'œil. Dans des chambres basses et sans air, souvent des caves, parfois des écuries ou des remises, des hommes sont étendus sur un peu de paille, le plancher ou le pavé. Côte à côte, par rangs serrés, simplement couvert de leurs vêtements, ils passent la nuit, ronflant ou songeant, pour s'en aller le jour venu, sans procéder à aucune toilette ou au plus léger repas. Pas de meubles, pas même une chaise dans ces *pennen* ; il faut donc rester debout ou couché et se garder d'empiéter sur le terrain d'autrui ; car les voisins sont peu patients et rappellent énergiquement à l'ordre les délinquants. L'hiver est la meilleure saison pour ces logeurs, car en été beaucoup de leurs clients préfèrent dormir à la belle étoile, dans les squares, au jardin Zoologique, se vautrant dans l'herbe ou s'installant sur les arbres.

Une fois accepté et enrôlé, le nouveau-venu a tout un stage à subir. On ne lui confie pour ses débuts que des rôles de comparse : faire le guet, enlever les objets volés, etc. Puis sa participation devient plus directe, les missions dont il est chargé se font plus délicates, jusqu'à ce qu'enfin, parvenu au sommet de l'art, il soit traité de pair à compagnon par les doyens de la corporation, des scélérats qui n'ont plus de scrupules et ne reculent plus devant rien.

En même temps — et ceci ne souffre pas d'exception — il reçoit un surnom par lequel il est toujours désigné en présence de tierces personnes. Cette règle est si générale que des malfaiteurs « travaillant » ensemble depuis nombre d'années ignorent complètement le nom véritable de leurs complices. D'ailleurs ils n'ont aucun intérêt à le connaître et n'éprouvent aucun désir de le connaître ; entre eux, le sobriquet fait bien mieux leur affaire que le nom : tout le monde sait le premier, très peu le dernier. En dehors du milieu où ils s'agitent, ils n'ont besoin ni de l'un ni de l'autre et, s'ils se trouvent dans la nécessité de révéler l'un ou l'autre, ils donneront, non leur véritable nom, mais le sobriquet, lettre morte pour le profane. C'est la raison principale de cette coutume si généralement

suivie par les malfaiteurs de toute espèce ; cette coutume a de plus cet excellent résultat d'entraver considérablement l'action de la justice.

Peut-être trouvera-t-on assez intéressant de connaître quelques-uns de ces surnoms, très caractéristiques pour la plupart. Parmi les plus employés il faut compter ceux qui sont empruntés à une profession depuis longtemps abandonnée et rattachés au prénom : *schlachterwilhelm* (Guillaume le charcutier), *Schlossermax* (Max le serrurier) ; ou à l'arme dans laquelle le titulaire a servi : le uhlant, le dragon. Puis viennent ceux qui ont trait à quelque vice physique ou à quelque marque physique : le gros, le bossu, le boiteux, le grêlé, les lunettes, le loucheur, le tord-gueule, le sourd, le nez culotté. D'autres sont de véritables flatteries : le bel Édouard, le bon Robert ; certains des termes de mépris : le fainéant ; d'autres dégénèrent en insultes : singe, tête de zinc. Quelques-uns doivent leur origine à un vêtement de prédilection : l'habit vert, ou à une manie : le mangeur de beurre, l'artiste, le comique. Les titres et les dignités sont prodigués : caporal, vaguesmestre, major, comte, avocat, voire même procureur, se rencontrent fréquemment, ainsi que des noms de personnages célèbres : don Juan, don Carlos, Blucher. Le reste ne peut entrer dans aucune classification : oncle, déviseur, coq rouge, etc.

Quant aux surnoms de femmes, ils sont plus bizarres ou plus comiques encore : Marie la Noire, Mina l'Éperon, la grande Charlotte, la Comtesse polonaise, Anna la Botte, Else l'Écossaise, le Dragon, Ida l'Arsonille, la Reine de la nuit, Bertha la Juive, l'Oie grasse, le Rouleau, etc. Tous ces surnoms ont une histoire ; quelque roman plein de péripéties leur a valu l'existence. L'histoire s'oublie, mais le nom surnage.

O. Z.

La Vie Populaire commencera prochainement la publication de :

LA MORTE

ROMAN PAR
OCTAVE FEUILLET
de l'Académie Française

Le nom seul de l'auteur nous dispense de faire l'éloge du livre ; ce roman, qui est peut-être le chef-d'œuvre d'Octave Feuillet, intéressera profondément nos lecteurs et passionnera nos lectrices.

L'INCONNUE

PAR
GUY DE MAUPASSANT

Peu de conteurs peuvent être égalés à Guy de Maupassant. D'autres sont aussi subtils, aussi charmants, aussi forts ; mais il a, lui, cette qualité suprême, le don de faire vivre les êtres et les choses qu'il met sous nos yeux. Même dans les plus courtes nouvelles — comme celle-ci, par exemple — la vie apparaît et s'impose.

On parlait de bonnes fortunes et chacun en racontait d'étranges : rencontres surprenantes et délicieuses, en wagon, dans un hôtel, à l'étranger, sur une plage. Les plages, au dire de Roger des Annettes, étaient singulièrement favorables à l'amour.

Gontran, quise taisait, fut consulté.

— C'est encore Paris qui vaut le mieux, dit-il. Il en est de la femme comme du bibelot, nous l'apprécions davantage dans les endroits où nous ne nous attendons point à en rencon-

trer ; mais on n'en rencontre vraiment de rares qu'à Paris.

Il se tut quelques secondes, puis reprit :

— Cristi ! c'est gentil ! Allez un matin de printemps dans nos rues. Elles ont l'air d'éclorre, comme des fleurs, les petites femmes qui trottent le long des maisons. Oh ! le joli, le joli, joli spectacle ! On sent la violette au bord des trottoirs ; la violette qui passe dans les voitures lentes et poussées par les marchandes.

Il fait gai par la ville ; et on regarde les femmes. Cristi de cristi, comme elles sont tentantes avec leurs toilettes légères qui montrent la peau. On flâne, le nez au vent et l'esprit allumé ; on flâne, et on flaire et on guette. C'est rudement bon, ces matins-là !

On la voit venir de loin, on la distingue et on la reconnaît à cent pas, celle qui va nous plaire de tout près. A la fleur de son chapeau, au mouvement de sa tête, à sa démarche, on la devine. Elle vient. On se dit : « Attention, en voilà une. » et on va au-devant d'elle en la dévorant des yeux.

Est-ce une fillette qui fait les courses du magasin, une jeune femme qui vient de l'église ou qui va chez son amant ? Qu'importe ! La poitrine est ronde sous le corsage transparent. — Oh ! si on pouvait mettre le doigt dessus ? le doigt ou la lèvre. — Le regard est timide ou hardi, la tête brune ou blonde ? Qu'importe ! L'effleurement de cette femme qui trotte vous fait courir un frisson dans le dos. Et comme on la désire jusqu'au soir, celle qu'on a rencontrée ainsi ! Certes, j'ai bien gardé le souvenir d'une vingtaine de créatures vues une fois ou dix fois de cette façon et dont j'aurais été follement amoureux si je les avais connues plus intimement.

Mais voilà, celles qu'on chérirait éperdûment, on ne les connaît jamais. Avez-vous remarqué ça ? c'est assez drôle ! On aperçoit, de temps en temps, des femmes dont la seule vue nous ravage de désirs. Mais on ne fait que les apercevoir, celles-là. Moi, quand je pense à tous les êtres adorables que j'ai coudoyés dans les rues de Paris, j'ai des crises de rage à me pendre. Où sont-elles ? Qui sont-elles ? Où pourrait-on les retrouver ? les revoir ? Un proverbe dit qu'on passe souvent à côté du bonheur, eh bien ! moi je suis certain que j'ai passé plus d'une fois à côté de celle qui m'aurait pris comme un linot avec l'appât de sa chair fraîche.

Roger des Annettes avait écouté en soupirant. Il répondit :

— Je connais ça aussi bien que toi ! Voilà même ce qui m'est arrivé, à moi. Il y a cinq ans environ, je rencontrai pour la première fois, sur le pont de la Concorde, une grande jeune femme un peu forte qui me fit un effet... mais un effet... étonnant. C'était une brune, une brune grasse, avec des cheveux luisants, mangeant le front, et des sourcils liant les deux yeux sous le grand arc allant d'une tempe à l'autre. Un peu de moustache sur les lèvres faisait rêver... rêver... comme on rêve à des bois aimés en voyant un bouquet sur une table. Elle avait la taille très cambrée, la poitrine très saillante, présentée comme un défi, offerte comme une tentation. L'œil était pareil à une tache d'encre sur de l'émail blanc. Ce n'était pas un œil, mais un trou noir, un trou profond ouvert dans sa tête, dans cette femme, par où on voyait en elle, on entraînait en elle. Oh ! l'étrange regard opaque et vide, sans pensée et si beau !

J'imaginai que c'était une juive. Je la suivis. Beaucoup d'hommes se retournaient. Elle marchait en se dandinant d'une façon peu gracieuse, mais troublante. Elle prit un fiacre place de la Concorde. Et je demeurai comme une bête, à côté de l'Obélisque, je demeurai frappé par la plus forte émotion de désir qui m'eût encore assailli.

J'y pensai pendant trois semaines au moins, puis je l'oubliai.

Je la revis six mois plus tard, rue de la Paix, et je sentis en l'apercevant une secousse au cœur, comme lorsqu'on retrouve une maîtresse follement aimée jadis. Je m'arrêtai pour bien la voir venir. Quand elle passa près de moi, à me toucher, il me sembla que j'étais devant la bouche d'un four. Puis, lorsqu'elle se fut éloignée, j'eus la sensation d'un vent frais qui me courait sur le visage. Je ne la suivis pas. J'avais peur de faire quelque sottise, peur de moi-même.

Elle hanta souvent mes rêves. Tu connais ces obsessions-là.

Je fus un an sans la retrouver; puis, un soir, au coucher du soleil, vers le mois de mai, jela reconnus qui montait devant moi l'avenue des Champs-Élysées.

L'arc de l'Etoile se dessinait sur le rideau de feu du ciel. Une poussière d'or, un brouillard de clarté rouge voltigeait, c'était un de ces soirs délicieux qui sont les apothéoses de Paris.

Je la suivais avec l'envie furieuse de lui parler, de m'agenouiller, de lui dire l'émotion qui m'étranglait.

Deux fois, je la dépassai pour revenir. Deux fois j'éprouvai de nouveau, en la croisant, cette sensation de chaleur ardente qui m'avait frappé, rue de la Paix.

Elle me regarda, puis je la vis entrer dans une maison de la rue de Presbourg. Je l'attendis deux heures sous une porte. Elle ne sortit pas. Je me décidai alors à interroger le concierge. Il eut l'air de ne pas me comprendre : « Ça doit être une visite », dit-il.

Et je fus encore huit mois sans la revoir.

Or, un matin de janvier, par un froid de Sibérie, je suivais le boulevard Malesherbes, en courant pour m'échauffer, quand, au coin d'une rue, je heurtai si violemment une femme qu'elle laissa tomber un petit paquet.

Je voulus m'excuser. C'était elle !

Je demeurai d'abord stupide de saisissement, puis, lui ayant rendu l'objet qu'elle tenait à la main, je lui dis brusquement :

— Je suis désolé et ravi, Madame, de vous avoir bousculée ainsi. Voilà plus de deux ans que je vous connais, que je vous admire, que j'ai le désir le plus violent de vous être présenté; et je ne puis arriver à savoir qui vous êtes ni où vous demeurez. Excusez de semblables paroles, attribuez-les à une envie passionnée d'être au nombre de ceux qui ont envie de vous saluer. Un pareil sentiment ne peut vous blesser, n'est-ce pas? Vous ne me connaissez point. Je m'appelle le baron Roger des Annettes. Informez-vous, on vous dira que je suis recevable. Maintenant, si vous résistez à ma demande, vous ferez de moi un homme infiniment malheureux. Voyons, soyez bonne, donnez-moi, indiquez-moi un moyen de vous voir.

Elle me regardait fixement, de son œil étrange et mort, et elle répondit en souriant :

— Donnez-moi votre adresse. J'irai chez vous.

Je fus tellement stupéfait que je dus le laisser paraître. Mais je ne suis jamais longtemps à me remettre de ces surprises-là, et je m'empressai de lui donner une carte qu'elle glissa dans sa poche d'un geste rapide, d'une main habituée aux lettres escamotées.

Je balbutiai, redevenu hardi :

— Quand vous verrai-je?

Elle hésita, comme si elle eût fait un calcul compliqué, cherchant sans doute à se rappeler, heure par heure, l'emploi de son temps; puis elle murmura :

— Dimanche matin, voulez-vous?

— Je crois bien que je veux.

Et elle s'en alla, après m'avoir dévisagé, jugé, pesé, analysé de ce regard lourd et vague qui semblait vous laisser quelque chose sur la peau, une sorte de glu, comme s'il eût projeté sur les gens un de ces liquides épais dont se

servent les pieuvres pour obscurcir l'eau et endormir leurs proies.

Je me livrai, jusqu'au dimanche, à un terrible travail d'esprit pour deviner ce qu'elle était et pour me fixer une règle de conduite avec elle...

Devais-je la payer? Comment?

Je me décidai à acheter un bijou, un joli bijou, ma foi, que je posai, dans son écrin, sur la cheminée.

Et je l'attendis, après avoir mal dormi.

Elle arriva, vers dix heures, très calme, très tranquille, et elle me tendit la main comme si elle m'eût connu beaucoup. Je la fis asseoir, je la débarrassai de son chapeau, de son voile, de sa fourrure, de son manchon. Puis je commençai, avec un certain embarras, à me montrer plus galant, car je n'avais point de temps à perdre.

Elle ne se fit nullement prier d'ailleurs, et nous n'avions pas échangé vingt paroles que je commençais à la dévêtir. Elle continua toute seule cette besogne malaisée que je ne réussis jamais à achever. Je me pique aux épingle, je serre les cordons en des nœuds indéliables au lieu de les démenter; je brouille tout, je confonds tout, je retarde tout et je perds la tête.

Oh! mon cher ami, connais-tu dans la vie des moments plus délicieux que ceux-là, quand on regarde d'un peu loin, par discrétion, pour ne point effaroucher cette pudeur d'autruche qu'elles ont toutes, celle quise dépouille, pour vous, de toutes ces étoffes bruisantes tombant en rond à ses pieds, l'une après l'autre?

Et quoi de plus joli aussi que leurs mouvements pour détacher ces doux vêtements qui s'abattent, vides et mous, comme s'ils venaient d'être frappés de mort? Comme elle est superbe et saisissante l'apparition de la chair, des bras nus et de la gorge après la chute du corsage, et combien troublante la ligne du corps dévêtue sous le dernier voile!

Mais voilà que, tout à coup, j'aperçus une chose surprenante, une tache noire, entre les épaules, car elle me tournait le dos; une grande tache en relief, très noire. J'avais promis d'ailleurs de ne pas regarder.

Qu'était-ce? Je n'en pouvais douter pourtant, et le souvenir de la moustache visible, des sourcils unissant les yeux, de cette toison de cheveux qui la coiffait comme un casque, aurait dû me préparer à cette surprise.

Je fus stupéfait cependant, et hanté brusquement par des visions et des reminiscences singulières. Il me sembla que je voyais une des magiciennes des *Mille et une nuits*, un de ces êtres dangereux et perfides qui ont pour mission d'entraîner les hommes en des abîmes inconnus. Je pensai à Salomon faisant passer sur une glace la reine de Saba pour s'assurer qu'elle n'avait point le pied fourchu.

Et... et quand il fallut lui chanter ma chanson d'amour, je découvris que je n'avais plus de voix, mais plus un filet, mon cher. Pardon, j'avais une voix de chanteur du Pape, ce dont elle s'étonna d'abord et se fâcha ensuite absolument, car elle prononça, en se rhabillant avec vivacité :

— Il était bien inutile de me déranger.

Je voulus lui faire accepter la bague achetée pour elle, mais elle articula avec tant de hauteur : « Pour qui me prenez-vous, Monsieur? » que je devins rouge jusqu'aux oreilles de cet empiement d'humiliations. Et elle partit sans ajouter un mot.

Or, voilà toute mon aventure. Mais ce qu'il y a de pis, c'est que maintenant, je suis amoureux d'elle et follement amoureux.

Je ne puis plus voir une femme sans penser à elle. Toutes les autres me répugnent, me dégoûtent, à moins qu'elles ne lui ressemblent. Je ne puis poser un baiser sur une joue sans voir sa joue à elle à côté de celle que j'embrasse, et sans souffrir affreusement du désir inapaisé qui me torture.

Elle assiste à tous mes rendez-vous, à toutes mes caresses qu'elle me gâte, qu'elle me rend odieuses. Elle est toujours là, habillée ou nue, comme ma vraie maîtresse; elle est là, tout près de l'autre, debout ou couchée, visible mais insaisissable. Et je crois maintenant que c'était bien une femme ensorcelée, qui portait entre ses épaules un talisman mystérieux.

Qui est-elle? Je ne le sais pas encore. Je l'ai rencontrée de nouveau deux fois. Je l'ai saluée. Elle ne m'a point rendu mon salut, elle a feint de ne point me connaître. Qui est-elle! Une Asiatique peut-être? Sans doute, une juive d'Orient? Oui, une juive! J'ai dans l'idée que c'est une juive? Mais pourquoi? Voilà! Pourquoi? Je ne sais pas!

GUY DE MAUPASSANT

LA MORT DE COQUELICOT

PAR
RENÉ MAIZEROTY

Nous n'avons pas à faire l'éloge de René Maizerot, l'élégant conteur si aimé des lecteurs de la VIE POPULAIRE. Ils retrouveront, dans cette historielle, toutes les qualités qui le recommandent à l'admiration et, en outre, un attentionnement auquel il ne s'abandonne pas toujours.

Le régiment montait la dernière côte.

Dans un embrument de poussière blonde apparaissaient les capotes bleues, les pantalons garance avec leurs couleurs criardes qui se brouillaient, se fondaient aux rayonnements perdus du soleil agonisant en une masse mouvante, vague, sur laquelle les cuivres des ceinturons, les grenades des shakos et l'acier mat des culasses plaquaient leurs luisants métalliques.

Les hommes chantaient à pleine voix.

Et les refrains sales allumaient des sourires aux lèvres des filles hâlées qui dans les champs regardaient, penchées entre les longues tiges roussies des maïs.

La côte était raide, ardée de soleil, de l'aube au crépuscule. Un ruban de route blanc qui n'en finissait plus, jalonné de quelques peupliers malades. On eût dit, avec leurs branches maigres, moisis, rongés par la poussière et les chenilles, de ces squelettes qui grelottent sur les fresques macabres du Campo Santo.

Cependant l'étape se tirait, comme disent les troupiers. A chaque borne dépassée, les quolibets montaient plus raillards vers le ciel ensanglanté : « Encore un kilo dans le sac! A quand l'enterrement, cadet? Cochon de bonheur! »

La chanson interminable reprenait :

Ma capote a six boutons :

Marchons,

Marchons légère, légère,

Marchons légèrement.

Ah! comme ça va donc vite,

Comme ça va donc bien!

Les têtes se redressaient. Chacun remontait le havresac d'un machinal coup d'épaule. Le trainaillement des godillots semblait moins lassé sur le cailloutis de la route comme s'ils eussent respiré, tous, cette grasse odeur de bouillon qui s'échappe des gamelles alignées à la porte des cuisines, à l'heure où, par toute la caserne, le clairon sonne allègrement la soupe du soir.

Les choses n'allaient pas si bien à l'arrière-garde, où se suivaient lentement, à la queue leu leu, les voitures à bagages et les carrioles des cantiniers.

C'était une misère de voir toutes les vieilles